

ŒIL POUR ŒIL

*Avec soulagement, avec humiliation, avec terreur,
il comprit que lui aussi était une apparence, qu'un
autre était en train de le rêver.*

Jorge Luis Borges. Fictions. Les ruines circulaires.

Il s'appliquait. Ça oui, on peut le dire, il s'appliquait. Comme les enfants, il tirait légèrement la langue. Et son crayon traçait avec une rapidité et une technique remarquables des courbes, des festons, des spirales, des volutes. C'était un dessinateur de bande dessinée. Oh ! Il n'était pas encore célèbre, mais son nom commençait à être connu, ou plutôt reconnu, dans la profession. Après quelques tâtonnements, il avait choisi le crayon, ce qui était original et offrait l'avantage de faciles rectifications. Enfant, déjà, il aimait gribouiller des caricatures des membres de la famille, ce qui était sans danger : on rigolait du tonton Ernest et de son grand nez, ou de l'énorme poitrine de cousine Françoise. Il n'en était pas de même avec les profs qui, il faut l'avouer, n'avait aucun sens de l'humour. C'est pourquoi ses petits travaux lui valurent une quantité appréciable d'heures de colle pendant lesquelles il médita profondément sur les avantages et les inconvénients du métier de caricaturiste. C'est ainsi que se fit son orientation professionnelle, et on ne peut qu'admirer la subtilité de l'Éducation Nationale qui, en punissant certains élèves, leur fait découvrir les beautés de leur futur métier.

Donc, il dessinait. Auparavant, il avait minutieusement observé... Quoi ?... Tout. Et d'abord, le décor : sa rue, sa propre rue, une rue sans aucune originalité mais qu'il aimait représenter pour la seule raison qu'il en connaissait tous les détails. Et puis parce que c'était sa rue. Et dans ce décor, il avait l'habitude de planter des personnages qui ressemblaient aux personnes qu'il côtoyait : sa famille, ses amis, ses voisins, les commerçants chez qui il s'approvisionnait. Il lui arrivait même se peindre sous les traits d'un passant anonyme. C'était le cas aujourd'hui, et cela expliquait pourquoi il s'appliquait avec tant d'acharnement ; les professionnels savent qu'il est très difficile de se représenter, surtout sous forme de caricature : on ne se voit pas comme on voit les autres car les défauts de notre physionomie nous sont imperceptibles.

Donc, il dessinait. À son habitude, il avait commencé par le décor, avec l'immeuble qui lui faisait face : au rez-de-chaussée, à l'angle des deux rues, la rue Jean Lepetit et la rue du Puits Marie, le café de l'Espérance, qu'il avait dû convertir en : café de l'Expérience afin de ne pas avoir d'histoire avec les propriétaires, les vrais. Au dessus, un immeuble bourgeois, probablement de la deuxième moitié du XIX^e, avec des balcons en fer forgé, bien sûr, mais jusqu'au troisième exclusivement ; au-dessus, la façade s'écaillait, et on pressentait que le bâtiment devenait, en s'élevant, de plus en plus miteux. Heureusement, un vieux marronnier, qui pouvait bien être centenaire, en cachait les parties les plus détériorées. Il s'efforçait de rendre proche de la réalité ce qu'il voyait de sa fenêtre. À vrai dire, seul l'intéressait le premier plan, avec ce café qu'il agrémentait parfois d'une terrasse (deux ou trois tables et des parasols, une dizaine de chaises de jardin), avec cet immeuble banal qu'on pouvait voir à chaque coin de rue dans certains quartiers chics de Paris. Le reste était traité beaucoup plus lestement, avec une certaine indifférence. Bien sûr, la perspective était respectée, mais les traits paraissaient plus grossiers, et inexistantes la précision des détails qui, en quelque sorte, était la marque de son originalité. Ceci pouvait s'expliquer logiquement par le fait que l'augmentation de la distance, de la profondeur du dessin rendait plus vague la perception qu'il avait (et que le lecteur aurait) du paysage. Eh bien, non ! La différence de traitement des différents plans résultait de la décision qu'il avait prise de ne s'intéresser qu'à ce qui lui était proche. Ses personnages se trouvaient donc tous au premier plan, alors que les seconds plans ou les plans éloignés étaient déserts, un peu comme ces montagnes anonymes qui servaient de toile de fond aux peintres de la Renaissance.

Donc, il dessinait. Il terminait un drôle de zèbre assis sur un banc et qui, de face, semblait dévisager ceux qui le regardaient. Il venait juste de représenter les yeux comme deux billes, ce qui donnait au personnage un air candide et un peu nigaud qu'il connaissait bien puisque c'était le sien. Et il s'étonna, une fois de plus, de la ressemblance involontaire entre sa créature et lui. Était-il à ce point nombriliste qu'il se projetait sans le vouloir sur ses personnages ? Car, en les examinant avec un peu plus d'attention, on s'apercevait qu'ils présentaient une certaine similitude entre eux, et entre eux et lui. Ainsi, les éventuels lecteurs de la bande dessinée pouvaient croire que la terre entière était peuplée de clones. Et c'était (mais cela ils l'ignoraient) des clones du dessinateur.

Et maintenant, il gommait. Il gommait tout car il venait de s'apercevoir que la vignette sur laquelle il travaillait était la copie conforme de celle qu'il avait déjà utilisée dans un autre album. Il

fallait donc qu'il recommence. C'est pourquoi il gommait d'abord le décor, avec le café qui faisait l'angle des deux rues, l'immeuble cossu, et même les bâtiments de l'arrière-plan perdus dans la perspective. Ensuite, il s'attaqua au personnage central, son double avec cet air naïf qui l'exaspérait toujours un peu : il n'y avait aucune analogie entre lui et cet énergumène ahuri issu de son crayon ! Il commençait toujours par les chaussures et le pantalon. Trois coups de gomme et le voilà cul-de-jatte à présent ! Maintenant, au tour du tronc ! Les bras et les mains disparaurent, et il était manchot ! Le cou, les cheveux, les oreilles, le nez... Il ne restait plus que les yeux, les deux billes qui le fixaient avec, lui semblait-il, un certain reproche. Voyons ! Que se passait-il ? Il commençait à dérailler s'il voyait dans deux traits de crayon un quelconque blâme ! Allez ! Il fallait en finir ! Dernier coup de gomme sur les yeux, et la vignette était vide ; Il ne lui restait plus qu'à se remettre au travail. Auparavant, un regard par la fenêtre sur son décor familial.

Donc, il regardait. Et il ne voyait rien ; plus de café *A l'expérience*, plus d'immeuble du XIX^e, plus de marronnier, plus de rue, rien. C'était comme si un épais brouillard était venu anéantir le paysage qui lui était familier. Il en ressentit une gêne et une certaine inquiétude. Mais cette inquiétude se transforma brusquement en panique folle quand il vit la table sur laquelle il travaillait s'effacer peu à peu en longues traînées. C'est alors qu'il sentit sur ses pieds une légère caresse : une chose à la fois rigide et molle effleurait ses chaussures, et... plus de chaussures ! La chose remontait le long de son pantalon. Il voulut se lever pour fuir cette horreur... Impossible ! Il n'avait plus de jambes ! On avait fait de lui un cul-de-jatte ! Et ce n'était pas fini : ses mains, ses bras disparaissaient. Il voulut hurler... Trop tard ! La chose venait de gommer sa bouche ! Et maintenant, c'était le visage, le cou, les cheveux, les oreilles... Mais il put voir encore s'approcher de ses yeux la masse tendre du caoutchouc...

Et c'est alors, mais seulement alors, qu'il comprit qu'un autre était en train de le gommer pour le faire disparaître à tout jamais.